

“ Tu crois que c'est lui ?... Il serait donc capitaine ? ”

Il parcourut la dépêche une seconde fois et murmura doucement : “ La croix ! Etat désespéré ! ” Et une larme coula le long de sa joue.

Deux heures plus tard, une lettre du ministre de la guerre avisait la famille de cet événement, et le lendemain tous les journaux parlèrent du capitaine Sauvallier, rappelant que c'était le fils de l'honorable fondeur de Grenelle. Bientôt ils donnèrent des détails. Camille, cité plusieurs fois à l'ordre du jour, avait été nommé capitaine quelques mois auparavant. Il s'était signalé durant la campagne par une cranerie imperturbable devant le feu, un mépris profond de la mort qu'il semblait rechercher.

Cet acte d'énergie héroïque remua la presse entière, enthousiasma la population. Et le nom de Sauvallier fut dans toutes les bouches : son portrait apparut dans les vitrines des libraires ; les journaux illustrés le représentèrent devant la redoute, porté sur les épaules de deux hommes, l'épée tendue vers l'ennemi ; il excitait ses soldats de la voix, du geste et du regard, l'air farouche et sublime, avec son front bandé à la hâte d'un mouchoir et son visage tout sanglant.

Maintenant, le fondeur ne pouvait sortir sans apercevoir Camille partout. Aux kiosques des boulevards, au coin des rues, à la devanture des éditeurs, Camille le regardait passer, le suivait des yeux comme s'il était vivant et ne le quittait que pour le reprendre plus loin.

A chaque pas, M. Sauvallier recevait des félicitations ; sa table débordait de lettres et de cartes qui le complimentaient. Mais, hélas ! les dépêches qu'il recevait quotidiennement du Tonkin ne laissaient que peu d'espoir ; ce fils, dont il était si fier aujourd'hui, le reverrait-il jamais ?

Trois mois après, un matin, M. Sauvallier travaillait dans son cabinet ; la porte s'entrebailla doucement, et la petite tête frisée d'Andrée apparut. La gamine semblait heureuse : ses yeux pétillaient de malice. Et subitement elle entra tirant par la main le capitaine Sauvallier, puis cria de son air fûté : “ Tiens, grand-père, voilà ! ”

Auguste et sa femme pénétrèrent à leur tour dans la pièce.

M. Sauvallier qu'on n'avait pas prévenu de l'arrivée de son fils se leva brusquement, puis resta immobile, suffoqué par l'émotion. Il voyait Camille avec sa balafre au front, avec sa croix sur la poitrine. C'était donc lui le héros dont la France avait appris le nom, dont le haut fait resterait dans les livres, c'était lui l'honneur vivant de la famille.

Timide et gêné comme un enfant coupable, Camille baissait la tête ; mais il voyait son père changé, vieilli à cause de lui et il pensait à sa faute avec un serrement de cœur extrême.

Alors, très humble, un peu courbé, prêt à plier les genoux, il s'avança à pas lents jusqu'aux pieds de son père. Mais à ce moment, M. Sauvallier, d'un élan brusque le saisit à la poitrine en s'écriant d'une voix subitement déchirée par les larmes : “ Non, Camille !... dans mes bras ! dans mes bras ! ”

Et le père et le fils s'étreignirent étroitement, les épaules secouées de sanglots, tandis qu'à côté d'eux Auguste et sa femme pleuraient.

Ils étaient là, muets depuis quelques minutes, lorsqu'Andrée qui était ressortie accourut avec sa poupée vers le capitaine, et la lui présentant : “ C'est Jeanne ! tu la reconnais, embrasse-la donc ! Elle a grandi, n'est-ce pas ? ”

HENRI MALIN.

UN OUVRIER

Abraham Lincoln, écrit M. Cochin dans le *Magasin Pittoresque*, était un grand homme de six pieds trois pouces, extrêmement gauche dans sa tenue, avec un large front et des cheveux qui, comme il le disait lui-même, avaient l'ambition de faire leur chemin dans le monde, des yeux profonds et mélancoliques, une large bouche qui aimait à éclater de rire, et cette barbe au menton que les Américains portent avec un goût aussi inexplicable que caractéristique. Ce grand homme

avait de grands bras, de grands pieds, de grandes mains, et si vous l'aviez vu, peut-être qu'un sourire involontaire eût parcouru vos lèvres et vous vous seriez dit : “ Voilà un homme qui a de très grands bras comme un batelier, et de très grandes mains comme un charpentier. ”

En effet, cet homme était à la fois un batelier et un charpentier. Il fut, dans cette condition obscure, simple ouvrier jusqu'à vingt ans ; il était à vingt-cinq ans, à force de travail et d'étude, devenu avocat dans une petite ville. A trente ans, il était orateur populaire et membre de la magistrature de son Etat ; à cinquante ans, il était président de cet illustre pays, président d'un peuple libre, chef d'une des branches les plus vigoureuses et les plus jeunes de la race humaine. A cinquante-six ans, il mourait assassiné et il entraînait dans l'histoire par la porte magnifique du martyre, ayant eu l'honneur incomparable d'illuminer son nom plébien de trois rayons d'une gloire extraordinaire : car il avait tiré sa personne de l'obscurité pour la porter à la gloire, il avait arraché son pays à la discorde pour le faire entrer dans la paix, et il avait pris quatre millions de ses semblables dans les chaînes de l'esclavage pour les introduire dans la terre promise de la liberté.

On nous parle des grands travaux d'Hercule, on nous raconte les légendes de ces chevaliers qui ont donné la vie pour la vérité. Est-ce qu'il y a quelque chose de plus beau, dans ces vieux souvenirs, que la vie du bûcheron de Springfield ?

LE COIN DES ENFANTS

UN BON CHIEN

Léon avait trois ans à peine, lorsqu'un ami de son père lui fit cadeau de Milord.

Ce dernier, très jeune, comme son nouveau maître, avait quitté depuis peu la niche maternelle, où son frère jumeau et lui vivaient dans une joyeuse tranquillité.

Il est permis de croire que les douceurs du foyer de famille se retracèrent parfois à sa mémoire et lui arrachèrent maints soupirs de regret.

Mais ce bon chien, fidèle aux traditions de sa race sut faire abstraction de ses sentiments personnels pour s'attacher à l'enfant.

A part l'étourderie de son âge, la fougue d'une nature exubérante et primesautière, qui le porta, avouons-le, à commettre quelques fautes de légèreté, Milord se montra très loyal.

Loin d'être rebelle aux lois de savoir vivre ; loin de confondre le “ mien ” et le “ tien ” dans un oubli coupable, il s'inculqua bientôt les principes qu'il devait pratiquer durant toute la vie. Cette conduite plaidait en sa faveur. Tous, dans la maison, les maîtres, lui accordèrent estime et affection.

Tous ? Hélas ! nous nous trompons. Un seul se fit dur, tyrannique, cruel même vis-à-vis de l'humble serviteur. Milord abdiquait ses goûts, quittait son repas au moindre signe, au moindre mot. D'une patience exemplaire, se prêtant à tous les caprices, non point de mauvaise grâce, en protestant ou en regimbant, mais avec gaieté, comment le pauvre chien ne put-il trouver grâce aux yeux de Léon ?

Le premier fouet que ce dernier fabriqua de ses mains enfantines s'employa à cingler les flancs de l'animal. Celui-ci prit la fuite.

— Ici, Milord ! ici ! dit une voix impérieuse ; et l'oreille basse, l'œil inquiet, le chien revint, aussitôt, avec l'air de dire :

— Qu'ai-je fait ?... qu'ai-je donc fait ?...

Un nouveau coup de fouet fut la réponse du maître. Etrange morale, pratiquée aux dépens du bon chien !

Milord trouva bien d'autres occasions de s'étonner, de s'attrister et de souffrir. Oui, de souffrir ; car un être qui trouve en soi la faculté d'obéissance et d'amour, ne peut rester insensible à l'injustice ni aux mauvais traitements.

Léon encourut de sérieux reproches de la part de son père : il s'en prit à son chien.

— Vilain animal ! tu m'as fait punir !... tu es un méchant, un sorniois !...

Et des coups de pied, comme accompagnement à ces épithètes, ce qui était bête et odieux.

Le souffre-douleur essayait de protester en agitant sa bonne grosse queue, en fixant sur son petit maître des yeux qui eussent attendu un rocher ; mais cette mimique ne servait de rien.

Croyez-vous qu'en atteignant l'âge de raison, l'enfant devint plus juste et plus raisonnable ? Point du tout. Il frappa plus fort parce qu'il avait plus de force, et cela par habitude, irréflection et cruauté.

Un jour entre autres, Léon jouait dans le parc qui fait suite à la maison de son père. Il s'était fait une solide badine d'une branche de coudrier et en exerçait la souplesse sur le dos de Milord.

La badine était non seulement souple, mais redoutable. Les oreilles du chien furent cinglées de belle sorte et l'animal s'enfuit en hurlant.

— Ici, Milord ! Ici ! Mais, cette fois, Milord n'obéit pas.

Furieux de cette révolte, Léon allait se lancer à la poursuite du rebelle, lorsqu'un homme surgit tout à coup des profondeurs du fourré.

Il était de haute taille, de mauvaise mine, vêtu de sordides haillons ; ses lèvres se distendaient sous un audacieux sourire, et son œil, tout brillant de convoitise, se fixait sur la chaîne de montre qui étincelait sur la poitrine de l'enfant.

Léon jeta un cri. Une main s'abattit sur sa bouche, un autre leva au dessus de sa tête un bâton noueux :

— Pas de résistance, ou tu es mort !

Hélas ! l'enfant sentait bien que toute lutte était impossible. La voix menaçante le clouait sur place, le terrifiait, faisait battre son cœur à coups redoublés.

Il ferma les yeux ; mais un choc imprévu les lui fit ouvrir. Ce choc l'avait séparé de l'agresseur ; ce dernier était aux prises avec Milord.

Le chien n'aboyait pas ; son poil hérissé, sa gueule entr'ouverte témoignaient d'une sourde colère. Sans relâche, malgré le bâton qui tournoyait et frappait au hasard, il s'élançait sur l'ennemi et arrachait de ses dents aiguës quelque lambeau de vêtement.

L'homme comprit que l'animal était le plus fort. Se tenant sur la défensive, il recula peu à peu, atteignant la limite du parc, d'un bond escalada le mur de clôture et prit la clef des champs.

Soudain, deux bras d'enfant se nouèrent à l'entour du cou de Milord et des larmes tombèrent une à une sur sa tête, sur ses pauvres oreilles ensanglantées.

— Oh ! Milord ! Milord, mon bon chien ! sans toi, sans ton aide, que serais-je devenu ! Milord, pardonne-moi... pourras-tu oublier ?...

Surpris de ces accents, aussi modeste que s'il n'eût point accompli une action d'éclat, l'animal remuait la queue et poussait de petits cris satisfaits, fort éloquents dans leur simplicité. Puis, obéissant à son maître qui l'entraînait à sa suite, il revint vers la maison.

Là, apercevant son père, Léon s'approcha sans hésiter et, désignant de la main l'humble héros :

— Voilà mon sauveur, celui qui m'a rendu le bien pour le mal !

Reconnaître une faute, c'est en commencer la réparation.

Le père de notre ami usa d'indulgence et dit à l'enfant :

— Souviens-toi que, si Dieu a créé les animaux pour nous défendre et nous servir, cette loi même condamne l'homme qui abuse de sa puissance pour les maltraiter.

PIERRE DUCHATEAU.

(Du Saint-Nicolas).

Enfant terrible... mâchant les fruits du datier : — Maman ! si je mange assez de dates, est-ce que je deviendrai un almanach ?

Un petit mendiant chante dans une cour. Quand il a fini on lui jette, d'une seule fenêtre, une pièce de deux centins.

— Deux cents ? Tout ça ? Dans une maison à cinq étages, deux cents... Donnez-vous donc la peine d'être orphelin.